

4 - *Peut-être à Tokyo* (Éd. Naaman) de Jean-François Somcynsky

Gilles Cossette

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1982). Compte rendu de [4 - *Peut-être à Tokyo* (Éd. Naaman) de Jean-François Somcynsky]. *Lettres québécoises*, (25), 35–35.

4- Peut-être à Tokyo

(Éd. Naaman)

de Jean-François Somcynsky

Le Nord et le Sud se rencontrent dans *Peut-être à Tokyo* comme dans *Les compagnons de l'horloge-pointeuse*, non plus par le biais de l'immigration, mais plutôt par celui de la coopération du Canada avec des pays de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique ; ceci dit, il y a, entre le livre de Jean-François Somcynsky et celui de M. Arilú Mallet, une distance comparable à celle qui sépare un numéro de *Penthouse* d'un bulletin d'Amnistie internationale.

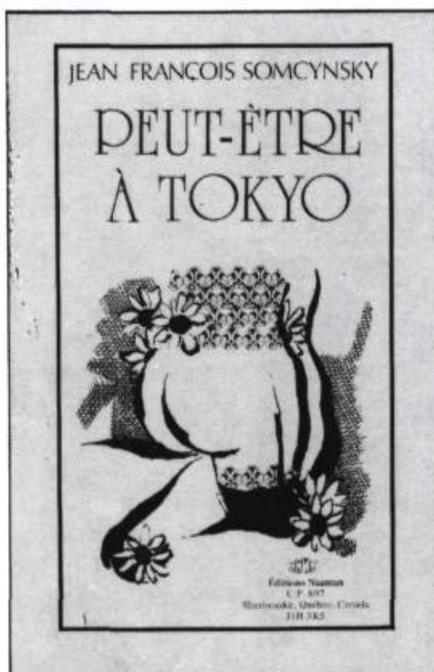
Peut-être à Tokyo est un recueil de vingt-six nouvelles ; Jean-François Somcynsky a pris soin d'indiquer, à la fin de chacune, la date et le lieu de sa création. Elles ont été écrites, durant les années 60 et 70, à Dakar, à Paris, à Vancouver, à Nouakchott, à Kagoshima, à Buenos Aires... Ces villes servent de décor à de très courts récits, chants à la gloire de l'amour et de la beauté de la femme, prières de la même litanie. À part quelques exceptions dont je reparlerai, elles suivent à peu près toujours le même scénario : un jeune célibataire, dans une ville étrangère où il séjourne par affaires, rencontre une séduisante jeune femme, dont le corps splendide est décrit avec force détails. Elle lui tombe dans les bras illico. Après une copulation frénétique, le héros, ravi, reprend ses pérégrinations dans le vaste monde. La plupart de ces personnages vivent dans l'aisance. Ils prennent des cocktails au bord des piscines, ils boivent du Viejo Toso avec leur chateaubriand quand ils font escale à Buenos Aires et ils ne semblent pas connaître d'autre souffrance que les suites du décalage horaire après une envolée.

Mais j'oubliais la privation des femmes, ce supplice qui est fatal à un étudiant de sociologie, dans *Normand s'est suicidé* et qui rend presque fou un jeune soldat dans une base militaire. Quant à Antonin, le passionné d'his-



toire, qui prétend remplacer l'amour des femmes par l'amour du savoir, il finit par mourir parce qu'il en savait trop, ce qui rassure le narrateur, qui avait voulu « convertir » Antonin :

Il expira aussitôt. Et je revins vers Lise, gonflé de désir, convaincu à jamais que l'amour des femmes peut être difficile, bien sûr, mais que l'amour de la vérité, ça ne fait pas vivre. (p. 52)



Ce qui me gêne, c'est que les personnages de Somcynsky aiment tellement les femmes qu'ils ne détestent pas en violer une ou deux de temps en temps, comme si le viol n'était qu'un jeu érotique parmi d'autres, une forme d'hommage à la beauté de la femme. Dans *L'horreur du temps perdu*, Guillaume, homme d'affaire raffiné, épris de célérité et d'harmonie, s'amuse à exécuter, entre un souper fin au restaurant et un concert, un beau viol prémédité dont chaque étape est préparée et chronométrée avec une précision mathématique : c'est le viol considéré comme l'un des beaux-arts.

Un autre violeur, le terroriste Ricardo, dans *La mort d'un chef*, pousse la rationalisation jusqu'à présenter le viol comme un châtement mérité. Si Ricardo viole Isabel, fille d'un « ennemi du peuple », qui avait repoussé ses avances, quelques années plus tôt, à l'université, c'est pour se faire justice :

Dans la maison de Morales, Ricardo était un homme troublé et fatigué. Il ne s'était certainement pas lancé dans la révolution à cause d'une histoire d'amour manquée. Cependant, quand, six ans plus tôt, Isabel s'était refusée à lui, cet échec avait bel et bien été pour lui le signal qu'il était impossible de vivre dans ce genre de société, et qu'il fallait détruire ce régime pour créer un monde nouveau où l'on puisse respirer à son aise. (p. 68)

Après avoir violé Isabel, Estero est abattu par les militaires. « Personne, écrit Somcynsky, n'aurait pu savoir qu'il avait été tué bien longtemps auparavant, et que depuis six ans, il n'avait fait que survivre dans un cauchemar irrémédiable ». (p. 71) En lui résistant, elle l'avait tué.

Mais, il faut le reconnaître, les questions morales ne sont que très secondaires dans ce recueil de nouvelles érotiques où tout le monde fornique allégrement, et, la plupart du temps, en se passant fort bien de raisons, bonnes ou mauvaises. Au fait, dans *Peut-être à Tokyo* même les baobabs et les ordinaires sont tenaillés par l'envie de s'accoupler. □

1. Gilles Marcotte, *L'Actualité*, décembre 1981, p. 140.